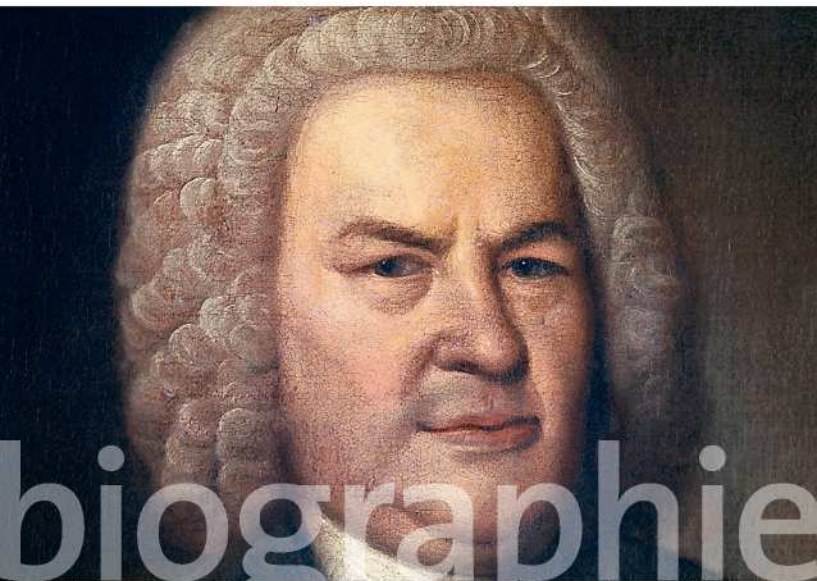


Bach

par Marc Leboucher

INÉDIT



biographie



folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Bach

par

Marc Leboucher

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 11 : BPK, Berlin, Dist. RMN - Grand Palais / Carola Seifert.
2 : Photononstop / Look / H. & D. Zielske. 3, 4, 5, 8 et 16 : akg-
images. 6 : Historisches Museum für Mittelanhalt & Bach-
Gedenkstätte. 7 : Coll. part. 9, 10 : Picture Desk. 12 : REA / Laif /
Georg Knoll. 13 : Leemage / De Agostini. 14 : Picture Desk / De
Agostini / Alfredo Dagli Orti. 15 : La Collection / Artothek.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Après des études de droit et de sociologie politique, Marc Leboucher a été journaliste au mensuel *Panorama*, avant de devenir éditeur. Intéressé en particulier par les questions religieuses, et notamment le lien du christianisme avec la culture, il est l'auteur avec René Rémond de plusieurs ouvrages consacrés à ce thème, dont *Le christianisme en accusation* (prix Aujourd'hui 2001) et *Le nouvel antichristianisme*. Il a publié de nombreux livres d'entretiens, avec entre autres Jean-Marie Rouart, Joseph Moingt et Bernard Sesboüé.

Avant-propos

Comme *Les Mille et Une Nuits* occupait plus d'un quart de la tête de Stendhal, au dire même de l'écrivain, la musique de Jean-Sébastien Bach continue d'habiter nos mémoires. Mieux, elle semble s'y déployer davantage grâce aux moyens techniques contemporains. Un simple clic, une collection de CD et le mélomane du XXI^e siècle se voit comblé au-delà de toute mesure. Il accède désormais sans peine à la majeure partie de l'œuvre du compositeur allemand. Tout en retrouvant les airs les plus connus, *Concertos brandebourgeois*, *Suites pour orchestre* ou *Variations Goldberg*, l'auditeur découvre avec émerveillement des partitions qui paraissaient jusqu'à ces dernières années réservées aux seuls spécialistes. Voici la *Cantate du café* et ses joyeuses explosions familiales, les pièces pour luth qu'on écoute à la nuit tombée, les chorals de Leipzig ou les accents syncopés d'une partita au clavicébin... Alors, comme on fredonne une chanson populaire, comme un obsédant leitmotiv, la lente mélodie d'un choral ou une fugue sautillante accompagne nos journées pour notre plus grand bonheur.

Bach, notre pain quotidien ? À côté du grand public, et qui s'en étonnerait, la relation familière avec lui marque la vie de nombreux interprètes. On se souvient d'un Pablo Casals jouant chaque jour une des six *Suites pour violoncelle seul*, quitte à interpréter la sixième le dimanche pour mieux épouser le rythme de la semaine, ou d'un Glenn Gould reprenant sans fin l'œuvre du Cantor au fil de ses enregistrements à huis clos. Mais plus encore, la musique de Bach joue comme un stimulant intellectuel, une source d'inspiration pour les artistes, les écrivains, les philosophes. Ainsi du pasteur Albert Schweitzer, le théologien protestant reconverti dans l'humanitaire, qui fait venir son piano à queue jusqu'au Gabon pour redonner vie à l'œuvre du compositeur. Et Gide, et Sartre, jouant chaque jour ou presque les fugues, pas seulement par souci d'exercice pianistique. N'en font-ils pas à leur manière le lieu d'une rencontre forte, d'une mise en appétit pour écrire ou penser ?

Encore plus accessible aujourd'hui, encore plus vaste dans son déploiement, la gigantesque œuvre de Bach a cependant fait écran à la personnalité de Jean-Sébastien. Derrière sa production musicale, derrière les études fouillées et les premières approches biographiques, sa vérité d'homme qui a aimé et souffert, gagné sa vie et combattu la mort semblait parfois s'évanouir, au profit d'une légende dorée. À la différence d'un Mozart dont on connaît la truculente correspondance, d'un Beethoven qui a affirmé avec virulence sa liberté d'artiste, le profil

de l'homme Bach s'est trouvé longtemps victime de nombre de caricatures.

Ces clichés, il est facile de les énumérer : le protestant coincé et solennel, enfermé dans une foi luthérienne rigoriste, passant sa vie à composer de la musique religieuse. Le monument hiératique auquel il ne faut pas toucher, coulé dans un marbre intemporel et froid. Le patriarche biblique à la multiple descendance, nouveau Moïse apportant au monde l'inspiration du génie et les tables de la loi musicale. Et probablement aussi l'incarnation d'un conservatisme formel, quelques-unes de ses œuvres étant jugées réactionnaires ! Au fond, un Bach empâté et sérieux comme un pape, enfermé dans une vieillesse survenue trop tôt...

Il a fallu tous les travaux d'une nouvelle historiographie pour détruire ces images fausses, toute la redécouverte aussi du monde du baroque et de sa musique pour que se dévoile un autre visage. Dégraissé des images toutes faites et, du coup, plus incarné, plus ancré dans le monde de son temps. Un homme enfin, qui n'est pas un créateur démiurge ou un dévot descendu du ciel.

Sans vouloir le représenter un casque audio sur les oreilles, ainsi que le montrait dans les années 1960 la couverture d'un disque d'adaptations au synthétiseur, on gagne toujours à le rendre plus proche. À un moment où nos sociétés s'éloignent de la culture chrétienne, où le temps s'accélère furieusement, comment ne pas s'arrêter à la musique de Bach, fournir aussi quelques clés sur la dimension religieuse du personnage, sans verser dans l'a

priori confessionnel ? Si Bach n'incarne pas le modèle de l'artiste romantique, voire maudit, qui devait s'épanouir au cours du XIX^e siècle, il n'empêche qu'il s'affirme par son style et sa capacité à l'enrichir, son âpreté à la négociation avec ses employeurs, son sens du réel au service d'un art total. C'est à travers son combat quotidien pour vivre, pour assurer sa propre subsistance et celle des siens, dans les malheurs comme dans les joies, que va se construire une œuvre unique. Loin d'un romantisme ou d'un mysticisme idéalisé, Bach demeure un créateur en mouvement. Il est l'homme de la ville. Il faut le suivre de cité en cité, qui déplace son existence et sa manière de créer au gré des rencontres, des obligations de la vie, des influences diverses. Est-ce un hasard s'il rejoint ici l'un des thèmes les plus puissants du christianisme, qui, à la suite d'un saint Augustin, voit la vie comme une marche vers la « Jérusalem céleste » ? Pèlerin qui marche de la cité des hommes à la Cité de Dieu, pour adopter un vocabulaire théologique auquel Bach n'est pas étranger. Loin de là.

Par où commencer ? Le biographe tremble devant ce maître de la composition, qui sait si bien manier la fugue et le contrepoint, varier les mélodies et les thèmes. Faut-il suivre strictement la chronologie d'une vie, au risque de se répéter ? Préférer l'approche thématique, traiter ici de l'œuvre, là de la foi, ailleurs de l'histoire, quitte à égarer un lecteur moins averti ? Débuter par la fin, la mort de Bach et sa postérité, ou l'appréhender à partir des premières biographies qui l'évoquent ? Se focaliser sur

l'étude des œuvres les plus significatives ? Les entrées et les variations sont multiples...

Sans prétendre rivaliser avec les meilleurs spécialistes ni faire œuvre de musicologue, entrons sans plus tarder dans le monde de Bach. En une composition que l'on souhaitera « bien tempérée », nous avons choisi de déployer le cadre chronologique en nous autorisant à développer ici ou là quelques thèmes saillants. Notre gratitude va à tous ceux qui ont su déchiffrer le champ de la recherche, au long d'une quête patiente et de nombreux recouplements, pour mieux cerner une personnalité complexe, et cependant toujours présente.

Au commencement était Eisenach (1685-1695)

Longtemps cantonnée au domaine des spécialistes, c'est à travers un best-seller publié en 1925 que la vie de Bach va rencontrer les faveurs du grand public. Dans l'Angleterre des années vingt, la musicologue Esther Meynell fait paraître de manière anonyme sa *Petite Chronique d'Anna Magdalena Bach*¹. Donnant la parole à la seconde épouse de Jean-Sébastien Bach, elle y raconte avec une sensibilité touchante la vie de ce dernier. La démarche littéraire est si réussie qu'au-delà d'un succès de librairie, nombre de lecteurs vont s'y méprendre et croire qu'il s'agit bien d'un récit écrit de la main d'Anna Magdalena elle-même. Appuyé sur des sources biographiques, servi par une écriture en phase avec l'époque, le propos sait donner corps à la personnalité de Bach. Comment ne pas être ému par cette Anna Magdalena plus vraie que nature, si proche, si tendre avec son musicien de mari...

L'accueil est tel cependant que l'auteur doit se résoudre à révéler sa véritable identité. On devine que, sur le coup, la déception des lecteurs a dû être à la mesure de l'émotion. Mais si aujourd'hui son

style apparaît daté, si bien des travaux ont fait mieux connaître depuis le parcours du compositeur, il n'en demeure pas moins que cette « Petite chronique » a incontestablement éveillé la curiosité sur la biographie de celui-ci, des décennies avant la mode du baroque.

Sur les premières années de Bach, nous ne disposons pas d'un récit aussi direct. Johann Sebastian Bach naît à Eisenach, en Thuringe, dans le nord-est de l'Allemagne, le 21 mars 1685 selon le calendrier julien (31 mars de notre calendrier grégorien). Cette petite ville de quelque huit à dix mille habitants, au cœur d'une campagne de champs, de forêts, de mines et de collines, n'en a pas moins une grande richesse culturelle et religieuse. Associée à de grandes figures spirituelles comme sainte Élisabeth de Hongrie au XIII^e siècle ou Martin Luther, elle est aussi un lieu de joutes pour les troubadours allemands ou *Minnesänger* à l'époque médiévale. Plus tard, des musiciens comme Pachelbel, Telemann ou Johann Christoph Bach y incarnent tout un environnement musical de premier plan.

C'est là que s'est installé Johann Ambrosius Bach, le père de Jean-Sébastien, en octobre 1671, sa famille l'ayant précédé quelques années plus tôt. De lui nous possédons un beau portrait signé Johann David Herlicius : visage large, nez appuyé, moustache un peu tombante, il dégage une impression de gravité paisible que l'on retrouvera plus tard dans les quelques représentations de son fils. La main droite ouverte, il semble nous inviter à entrer chez lui.

De la musique, Johann Ambrosius est habitué à

en faire par profession. S'il n'est pas compositeur, il occupe en effet la fonction de *Hausmann* ou *Stadtpfeifer* ; en d'autres termes, c'est l'un des musiciens à tout faire de la ville d'Eisenach, de la cour ducale aussi. Homme multitâches, son service consiste aussi bien à jouer deux fois par jour des chorals sur le beffroi qu'à célébrer avec une équipe de musiciens les événements plus exceptionnels. Écrivant des années plus tard un certificat d'aptitude pour un autre *Stadtpfeifer*, un certain Pfaffe, Jean-Sébastien devait d'ailleurs énumérer les instruments utilisés habituellement par cette catégorie d'employés : « violon, hautbois, flûte traversière, trompette, cor et aussi les basses²... ». La palette, on le voit, est variée. Et le répertoire du *Stadtpfeifer* ne l'est pas moins, qui va des représentations officielles à des occasions plus festives, et jusqu'à l'exécution de musique religieuse à l'église.

En ce printemps de mars 1685, Johann Ambrosius a interrompu l'interprétation ou la répétition d'un morceau pour accourir chez lui, dans la maison qu'il partage avec son épouse, Elisabeth Bach, née Lammerhirt. Est-il descendu en hâte du beffroi ou sorti plus vite que prévu du culte ? Peu importe, son habitation bruisse d'une activité fébrile, des femmes s'agitent, Elisabeth vient de mettre au monde son huitième enfant... En dépit des soucis que cause toute naissance, de la mort qui menace alors plus d'un nouveau-né, gageons que l'arrivée au monde de Jean-Sébastien est un événement heureux. Elisabeth a perdu son premier-né, Johann Rudolf, quinze ans auparavant, mais autour d'elle

des enfants sont là qui s'agitent, bien vivants. En ce temps du carême où les chrétiens luthériens se préparent à la fête de Pâques, qui célèbre la résurrection du Christ, l'arrivée de l'enfant est de bon augure. Les occasions de se réjouir ne sont sans doute pas si nombreuses. Espérons, se demande sa mère, que ce tout petit survivra et pourra traverser les premières difficultés de la vie...

L'église de la Georgenkirche va accueillir le baptême de celui-ci deux jours plus tard. Le vaste édifice, avec ses trois rangées de tribunes entourant la nef, a résonné des décennies auparavant aux accents des prédications de Martin Luther, le Réformateur. Saint Georges, combattant le dragon, veille à sa manière sur le nouveau baptisé, ainsi que les parrains choisis par les parents : un autre *Stadt-pfeifer* du nom de Sebastian Nagel, venu de Gotha, et un garde forestier du duché d'Eisenach, Johann Georg Koch. Sur la belle chaire dorée, la statue de l'archange arbore fièrement l'étendard de la victoire sur la bête.

De cette naissance discrète essayons de dresser le cadre, l'histoire qui la porte. Comme tous ses contemporains, Bach s'enracine dans un passé, une longue durée où se mêlent tout à la fois traits de mentalités et croyances, idéaux et convictions religieuses, mémoires des événements traumatisants ou plus joyeux, mouvements de populations, guerres ou épidémies. Sans être nécessairement prédéterminé de manière mécanique, l'homme dont nous parlons appartient pleinement à ce cours du temps.

Que dire de l'Allemagne à cette époque, ou plu-

tôt les Allemagnes ? Loin de former une unité homogène, le pays apparaît davantage comme une vaste mosaïque. Ces Allemagnes que l'on pourrait croire enfermées dans leur propre univers culturel sont au contraire, souligne Joseph Rovin, marquées par des frontières mouvantes, des marches, un éclatement en petites principautés³. Bien loin de constituer une entité centralisée, à l'instar du royaume des Bourbons en France au même moment, le monde du musicien est marqué en cette fin de XVII^e siècle par une relative mobilité. Et si Bach va passer sa vie à rayonner dans l'Allemagne du Centre et du Nord-Est, aller de ville en ville avant de se fixer à Leipzig, son contemporain Haendel, né en cette même année 1685, ira tenter sa chance en Angleterre et y finir ses jours. L'horizon n'est pas nécessairement figé.

Approchons-nous d'un peu plus près du portrait de Johann Ambrosius, le père de Bach. À droite du visage, comme à travers une fenêtre ouverte, on devine un château haut perché sur une colline. Pas de doute, il s'agit bien de la Wartburg ! Lorsque quelques années après sa naissance le jeune Sébastien lève les yeux, et qu'il voit, pour la première fois, cette citadelle, sur les hauteurs d'Eisenach, il ne peut s'empêcher de poser des questions. Comme tous les enfants du monde, à plusieurs reprises au besoin et jusqu'à l'agacement, il interroge son père ou un parent... Certainement prend-il là, auprès de cet aîné qui lui tient la main, au cours d'une marche dans la campagne pour visiter un cousin ou faire une course, sa première leçon d'histoire. Une his-

toire mêlée tout naturellement à la mémoire familiale.

En regardant le château haut perché, un cantique à l'ample mélodie entendu à l'église Saint-Georges quelques heures plus tôt revient aussi à la mémoire de Jean-Sébastien :

Ein Feste Burg ist unser Gott

1. C'est un rempart que notre Dieu :
Si l'on nous fait injure,
Son bras puissant nous tiendra lieu
De cuirasse et d'armure.
L'ennemi contre nous
Redouble de courroux :
Vaine colère !
Que pourrait l'adversaire ?
L'Éternel détourne ses coups

2. Seuls, nous bronchons à chaque pas,
Notre force est faiblesse.
Mais un héros, dans les combats,
Pour nous lutte sans cesse.
Quel est ce défenseur ?
C'est toi, puissant Seigneur,
Dieu des armées !
Ton Église opprimée
Reconnaît son Libérateur !
Notre Dieu est une forteresse⁴.

Un Dieu forteresse ! Un Dieu des armées ! Comment ce choral luthérien au vocabulaire si guerrier ne parlerait-il pas à une jeune imagination ? Marké par les textes de l'Ancien Testament, qui font de Dieu un rempart, un rocher, une forteresse, ce

cantique ne fournit pas seulement une première représentation du divin, il constitue aussi une trace vivante de l'événement qui a marqué l'Allemagne deux siècles plus tôt, la Réforme protestante. Car c'est dans ce château de la Warburg qu'a vécu quelque temps Martin Luther (1483-1546), l'homme par qui est arrivé l'un des plus grands mouvements religieux et culturel de l'histoire, scandale pour le pape et les âmes catholiques. Profitant de cette retraite forcée pour traduire en allemand le Nouveau Testament, ce moine défroqué, excommunié et banni de l'Empire, va transformer durablement le regard sur la foi et l'homme.

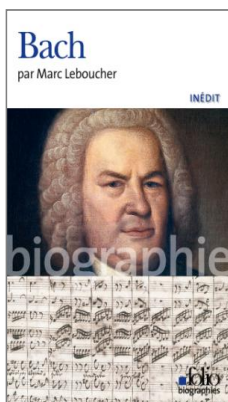
S'il n'est pas question ici de faire un cours d'histoire théologique, il n'apparaît pas possible cependant de comprendre l'univers de Bach sans évoquer les origines de cette foi luthérienne, quitte à revenir au cours de notre récit sur cette dimension de sa vie. On a souvent présenté la Réforme comme une simple revendication de purification, une protestation contre les abus du catholicisme de l'époque, une volonté de retour à des mœurs plus dépouillées et plus évangéliques. Certes, cet aspect prophétique, cette critique des dépravations catholiques existe indéniablement dans l'impulsion première de Luther. La vente des indulgences de frère Tetzels* pour enrichir la papauté, les modes de vie dissolus de certains clercs, les richesses de moines rondouillards, tout cela constitue à coup sûr des occasions légitimes de

* Johann Tetzel, dominicain célèbre pour avoir organisé des ventes d'indulgences, destinées à financer la construction de la basilique Saint-Pierre de Rome.

révoltes contre l'Église catholique de la part des chrétiens de l'époque. Par ailleurs, des raisons politiques vont jouer également leur rôle : l'affirmation du peuple et des princes allemands contre la papauté, la faiblesse de l'empereur Charles Quint souvent dépassé, l'expression déjà d'une forme culturelle allemande originale face au monde latin contribuent à leur manière à aviver l'incendie réformateur. Mais cet ensemble d'explications ne doit pas faire oublier le plus important : Luther et ses compagnons proposent une autre vision du christianisme et de la foi. Ils entendent revenir à une interprétation plus authentique de ceux-ci⁵.

Si l'on veut la résumer en quelques mots, il s'agit pour les réformateurs d'écartier nombre de médiations qui font écran entre Dieu et les croyants, de se rapprocher de la source évangélique pour accueillir la foi comme un don gratuit. Voilà pourquoi, à leurs yeux, certaines réalités traditionnelles dans l'Église n'ont plus leur place, comme le pape, les prêtres, les communautés monastiques, les dévotions ou les pèlerinages. En effet, celles-ci empêchent les chrétiens de bénéficier de la puissance de l'Esprit et d'assurer ainsi leur salut. Plus qu'une pyramide hiérarchique, l'Église se présente donc comme une assemblée de baptisés, de chrétiens citoyens de la Cité nouvelle. La fameuse *Confession d'Augsbourg* adoptée en 1530, en reprenant les formulations réformatrices de Luther, l'exprime sans ambiguïté : c'est par la foi et la foi seule que l'homme est sauvé du péché et de la mort, non par ses bonnes œuvres. Certes, il se doit de bien agir,

Marco Polo, par OLIVIER GERMAIN-THOMAS
Louis Renault, par JEAN-NOËL MOURET
Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN. Prix littéraire 2011 du
parlement de la Fédération Wallonie Bruxelles.
Robespierre, par JOËL SCHMIDT
Rousseau, par RAYMOND TROUSSON
Saint-Exupéry, par VIRGIL TANASE
George Sand, par MARTINE REID
Madame de Sévigné, par STÉPHANE MALTÈRE
Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ
Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI
Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND
Tchekhov, par VIRGIL TANASE
Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX
Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par
l'Académie Française (fondation Le Métais-Larivière).
Verdi, par ALBERT BENSOUSSAN
Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU
Wagner, par JACQUES DE DECKER
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER
Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN, prix du Grand Ouest des
écrivains de l'Ouest 2011.
Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON
Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Bach

Marc Leboucher

Cette édition électronique du livre
Bach de Marc Leboucher
a été réalisée le 24 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447497 - Numéro d'édition : 241841).

Code Sodis : N52340 - ISBN : 9782072467967
Numéro d'édition : 241843.